DIX-SEPTIÈME ANNÉE. — N° 389. 16 Mars 1913 LE NUMÉRO : 50 CENT.

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

LES Sourciers à l'Académie

La Commission d'études

Les sourciers sont à l'ordre du jour depuis que l'Académie des sciences a décidé d'élucider ce mystérieux problème de la découverte des sources au moyen de la baguette de coudrier.

Aux trois membres de la Commission, les professeurs Dastre, physiologiste, Armand Gautier, chimiste, et Douvillé, géologue, l'Académie en a adjoint un quatrième, un physicien, le professeur Violle.

Le professeur Dastre a fait les déclarations suivantes :

« Le nombre des personnes qui ont vu opérer des sourciers est infini. Nous avons déjà reçu des centaines de lettres, beaucoup émanant de personnes compétentes, de savants, d'ingénieurs, d'hydrologues. Nous ne manquerons donc pas de documents. Cependant aucune explication scientifique du phénomène ne nous est encore parvenue.

« Quant à mon avis personnel, je le donnerai dans quelques mois, lorsque nous aurons, mes collègues et moi, examiné à fond ce problème de la découverte des sources.

« La question est simplement posée pour l'instant. Nous n'avons pas encore établi un programme de nos travaux. Je crois qu'il faudra procéder pour élucider le mystère de la baguette divinatoire de coudrier pour les uns, de chêne pour d'autres, baguette simple, baguette fourchue, etc., d'une façon analogue à celle employée au moment où on a voulu savoir si l'existence des rayons V était réelle.

« Pour ma part, je serais assez d'avis qu'il serait utile de procéder à une ou deux expériences. Mais nous ne voudrions pas recourir à des expériences contradictoires, ni les multiplier à l'infini.

« Ce que nous chercherons, conclut le professeur Dastre, c'est de déterminer s'il y a quelque chose de scientifique dans la recherche des sources par les baguettisants et de motiver notre opinion. »

Au Congrès de Psychologie

S'inspirant de l'actualité, le Congrès de psychologie expérimentale a mis à l'ordre du jour de ses travaux, qui commencent le 25 mars, un concours de baguettisants. Il sera dirigé par M. Henri Mager, vice-président du Congrès, Ingénieur en Hydrologie souterraine et suivi par divers membres du Comité d'Etudes scientifiques du Ministère de l'Agriculture, notamment par M. MARTEL, et par des savants tel M. Gustave LE BON.

Suivant le cadre de classification les expériences qui seront faites devront, dans leur ensemble, tendre à établir que la Baguette de coudrier ou les appareils, qui en dérivent, sont susceptibles :

1° De rechercher et de trouver les *filets d'eau souterrains* circulant dans toutes les formations géologiques; de déterminer leur profondeur, leur longueur, leur importance, le sens du courant, de distinguer les filets des nappes;

2° De rechercher et de trouver les *cavités souterraines dépourvues d'eau* (poches, cavernes, failles), de les distinguer des filets d'eau souterrains et des nappes;

3° De rechercher et de trouver des *masses métalliques enfouies* en déterminant, à distance, leur position exacte, leur profondeur, leur importance, leur nature;

4° De rechercher et de trouver des *gisements de minerais métallifères*, en déterminant, à distance, leur délimitation, leur profondeur, leur puissance, leur composition;

5° De reconnaître la *nature d'un métal ou d'un minerai dissimulé* dans une boîte ou d'un liquide caché;

6° De procéder à l'*analyse qualitative et quantitative* d'une solution aqueuse ou d'un mélange de matières pulvérisées.

Deux autres séries d'expériences seront également admises :

7° L'une tendant à établir que le cours d'eau souterrain reconnu avec une Baguette pourrait perdre toute influence dans certaines conditions, et lesquelles ;

8° L'autre tendant à établir qu'un cours d'eau souterrain ou un point d'eau constaté par la Baguette et ayant semblé attirer la foudre à différentes reprises pourrait être neutralisé dans certaines conditions, et lesquelles.

Gaston Mery et la baguette

Nous suivrons ces diverses expériences avec d'autant plus d'intérêt que l'*Echo du Merveilleux* avait, dès le début, mis la question des sourciers au programme de ses recherches. Nous avons reproduit dans notre dernier numéro une photographie qui illustrait un article publié sur ce sujet par Gaston Mery, en 1898.

Et peu de mois avant sa mort, notre regretté fondateur donnait à l'*Echo* cette série d'articles si curieux, si vivants, si pénétrants, si pittoresques : « Comment je me suis révélé sourcier ».

C'était le récit d'expériences faites dans sa propriété de Vaux-le-Pénil, avec diverses personnes, notamment avec son beau-frère, l'admirable compositeur D. V. Fumet.

Il serait trop long de rapporter ces expériences dont le compte-rendu forme trois articles (15 octobre. 1er novembre et 1er décembre 1908.) Mais voici quelles conclusions en avait tirées Gaston Mery :

«... Telles sont, à l'heure actuelle, mes constatations.

« Si imparfaites qu'elles soient, il y a plusieurs conséquences à en tirer, qui pourront servir, non comme des règles définitives, mais comme des indications, des points de repère pour les expériences ultérieures. Je les énumère un peu au hasard :

1° Le temps qu'il fait semble jouer un rôle dans le phénomène. Le temps humide le contrecarre absolument. On se l'explique sans difficulté. Si la force, qui agit par attraction sur la baguette à la façon de l'aimant sur le fer, a son origine dans l'eau de source cachée, on comprend que cette influence soit neutralisée, en tout ou en partie par l'eau des pluies qui ont détrempé le sol. On peut supposer également que cette force attractive, cette radiation d'un genre spécial, se propage dans l'air sec et ne se propage pas dans l'air chargé de vapeur d'eau ;

2° J'ai dit plus haut que certaines essences de bois rendaient le phénomène impossible. C'est donc qu'il y a des essences conductrices et des essences non conductrices de la force inconnue, comme il y a des corps bons ou mauvais conducteurs de l'électricité.

3° Le phénomène ne dépend pas seulement du bois dont est faite la baguette et de la température ou de l'état hygrométrique de l'atmosphère, il dépend bien plus encore de l'expérimentateur lui-même.

« Certaines personnes, dans quelque position qu'elles se placent ou placent la baguette, n'obtiennent jamais aucun résultat.

« Certaines autres, au contraire, sentent à merveille l'attraction qui, dans leurs mains, fait tourner la baguette.

« Mais, parmi ces personnes, celles-ci obtiennent des résultats constants, celles-là seulement des résultats intermittents.

4° Le résultat des expériences est influencé par la présence d'une personnalité plus *douée* que les autres. Le jour où M. F. expérimenta en ma compagnie, non seulement les résultats qu'il obtint de son côté furent supérieurs à ceux que j'obtins du mien, mais ceux que j'obtins ce jour-là en sa présence furent infiniment plus nets que ceux que j'obtins en son absence quelques jours plus tard.

« Il y a là quelque chose d'analogue à ce qui se passe dans les séances médianimiques. Les assistants qui, pris isolément, n'ont jamais montré le moindre symptôme de médiumnité, renforcent pourtant de leur fluide le fluide du médium et lui permettent de produire des phénomènes que, livré à lui-même, il ne produirait ni si intenses ni si complets. De même, la présence d'un « sourcier », vraiment doué ou depuis longtemps entraîné, dégage chez les autres expérimentateurs le don qu'il possède lui-même, quand ce don est latent chez eux.

« En attendant que les circonstances me permettent de renouveler et de compléter mes expériences, il me reste à confronter les conclusions, provisoires que j'ai tirées de mes constatations, avec les observations et les hypothèses d'autrui.

* * *

« Deux mots d'abord sur l'historique de la question.

« Les anciens ignoraient les propriétés de la baguette. Du moins n'est-il fait mention, dans aucun des monuments de l'antiquité latine ou grecque qui sont venus jusqu'à nous, d'un pro-

:édé analogue à celui qui nous occupe pour la :echerche des sources. La Bible n'en parle pas davantage — à moins qu'on ne veuille assimiler le bâton d'Aaron à la fourchette de bois du *sourcier.*

« C'est, semble-t-il, vers le milieu du XV[e] siècle, que l'usage de la baguette commence à se répandre. Encore n'est-elle alors employée que par es mineurs pour reconnaître le voisinage de nappes 'eau.

« C'est deux siècles plus tard, en 1631, qu'un 'ésuite allemand, le Père Kircher, consacre, pour a première fois, une étude un peu approfondie e la question. D'après lui, quand l'expérimentateur passe à proximité d'une source, les vapeurs invisibles qu'elle dégage imprègnent le bois de la baguette et, en augmentant son poids, lui font perdre son équilibre.

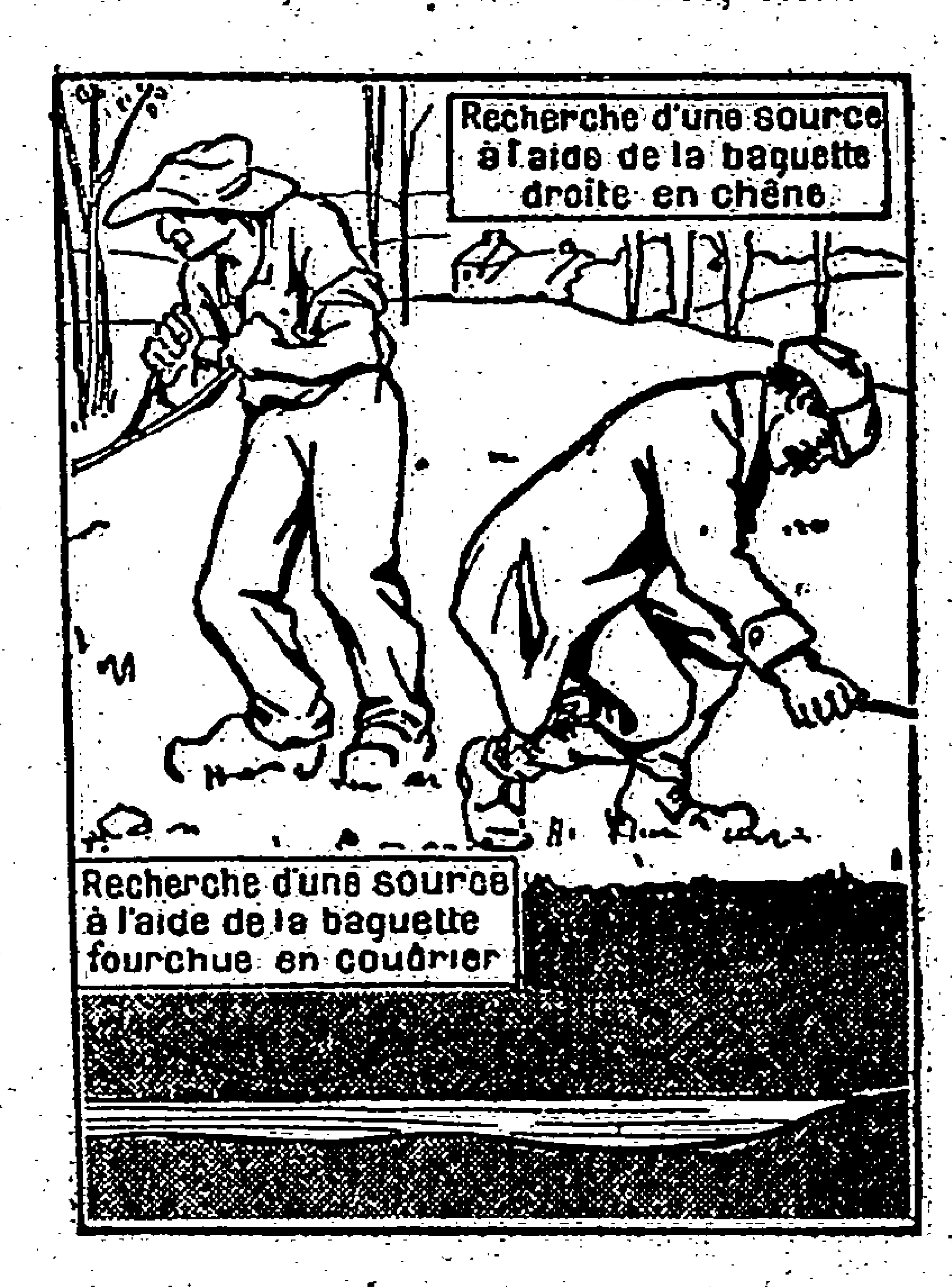
« Vers la même date, un certain baron et une certaine baronne de Beausoleil s'acquirent une grande réputation en découvrant de nombreuses mines et de nombreuses sources. Cela les conduisit à la Bastille.

« Ils ont laissé un grimoire qui relate leurs expériences, mais où ils ne cherchent pas à expliquer le phénomène. Ils constatent seulement, ce qui avait échappé au P. Kircher, que la baguette ne tourne pas dans toutes les mains : « Toutes sortes d'hommes, dit le grimoire, ne s'en peuvent servir. »

« En 1693, un docteur en théologie, Le Lorrain, abbé de Wallemont, publie un Traité de la Baguette. Il résume lui-même son opinion sur la nature et l'origine du phénomène en disant qu'il est produit « en partie par les corpuscules, qui s'élèvent des sources et des minières, et en partie par la disposition de la personne qui tient la baguette. »

« Le docteur Thouvenel, au siècle suivant, attribue l'attraction de la baguette aux effluves électriques qui se dégageraient de la terre par les filons et les cours d'eau souterrains. Pour lui, ces effluves, en pénétrant dans le corps du sourcier, agissent sur son système nerveux, et produisent une série de commotions qui influent sur la position de la baguette tenue entre ses doigts. Le comte de Tristan, en 1826, donne une explication analogue. En 1854, le baron de Morogues la reprend à son tour, mais la précise de la manière suivante : il existe, sans exception, selon lui, dans tous les corps, un fluide magnéto-électrique, plus électrique chez les uns, plus magnétique chez les autres, et qui crée autour de chacun de ces corps, des sphères d'influences qui agissent ou réagissent, suivant leur composition, les unes sur les autres. Le mouvement de la baguette serait le résultat des affinités ou des répulsions de ces fluides électro-magnétiques.

« A partir de ce moment, les ouvrages sur la baguette se multiplient. Citons ceux de l'abbé Carrié : *L'art de découvrir les sources par l'Electro-magnétisme* ; de l'abbé Chevalier : *La baguette divinatoire justifiée scientifiquement* ; de l'abbé Descosse, de l'abbé Vernhes, etc...



LA BAGUETTE FOURCHUE ET LA BAGUETTE DROITE

« C'est au milieu du XIX[e] siècle, exactement en 1853, que la question de la Baguette fut soumise à l'Académie des sciences, par un mémoire de M. Riondet, d'Hyères. Le mémoire fut renvoyé à une commission qui nomma Chevreul rapporteur. Chevreul publia, en 1854, son rapport. Il y résumait ainsi son opinion :

« La cause du mouvement de la baguette n'appartient pas au monde physique, mais au monde moral ; je pense que dans la plupart des cas au moins où la baguette est tenue par un homme probe et qui a foi en elle, le mouvement est la conséquence d'un acte de la pensée de cet homme. »

« C'était, en quelque sorte, la condamnation scientifique de la Baguette. Et de fait, pendant

longtemps, aucun savant n'osa plus se vanter de s'y intéresser. La baguette était reléguée au magasin des accessoires de la sorcellerie. Elle n'était plus digne de l'attention des gens sérieux.

« Depuis quelques années, la prévention s'est un peu dissipée. On commence à reviser le jugement de Chevreul. Parmi les travaux publiés, deux principalement me paraissent remarquables. Je veux parler, d'une part, de la communication faite par le professeur W F. Barrett, de l'Université de Dublin, membre de la Société royale (L'Académie des sciences de Londres), à la *Society for Psychical Research*, sous ce titre : *Ultérieures expérimentations sur la Baguette divinatoire et quelques considérations à ce sujet ;* et, d'autre part, de l'ouvrage de M. Henry Mager, *Les Radiations des corps minéraux. Recherche des mines et des sources par leurs radiations.*

« C'est avec les conclusions de ces deux auteurs que je voudrais confronter les résultats de nos propres observations.

***

« On trouvera plus loin un résumé de l'étude du professeur Barrett et des objections qu'elle souleva à la Société des Recherches Psychiques.

« Nous ne sommes, avec le savant anglais, d'accord que sur un point, c'est à savoir que certaines personnes seulement sont douées de la faculté de produire le phénomène. Toutes les autres constatations qu'a faites le profeseur Barrett sont en contradiction avec les nôtres.

« Aux yeux du professeur Barrett, la baguette n'est pas attirée par une force extérieure à l'expérimentateur, elle est mise en mouvement par une sorte d'action reflexe, de stimulus nerveux engendré par une auto-suggestion ou une hétérosuggestion. Ce qui constitue le *sourcier*, c'est « une faculté perceptive supernormale subconsciente », une sorte de survivance d'un sens perdu, qui lui fait éprouver, à l'approche d'un objet recherché (quelle que soit la nature de cet objet) une impression d'un genre particulier et provoque ainsi la suggestion.

« Si ingénieuse que nous paraisse cette explication, et si respectueux que nous soyons de l'autorité scientifique de son auteur, nous ne saurions l'admettre :

1° Parce que l'hypothèse d'un sens perdu, d'une faculté perceptive supernormale subconsciente ne repose sur aucun fait. Si cette faculté existait, il serait vraiment surprenant qu'elle ne se manifestât point en d'autres circonstances que les expériences avec la baguette. Or, jamais personne n'a signalé par d'autres expériences l'existence de ce sixième sens.

2° Parce que, s'il n'est pas douteux que la main, les muscles, les nerfs du *sourcier* jouent un rôle dans le phénomène, il est non moins certain que la force motrice qui incline la baguette est dégagée chez l'expérimentateur par une cause qui lui est extérieure, en l'espèce la proximité d'une nappe d'eau souterraine.

***

« La thèse de M. Henry Mager est toute différente de celle du professenr Barrett.

« Pour M. Mager tous les corps, qu'ils soient minéraux, animaux ou végétaux, émettent des radiations ou effluves. Lorsque les effluves, émis par deux corps se rencontrent, ils s'attirent s'ils sont chargés ou constitués d'électricité contraire, et ils se repoussent s'ils sont chargés ou constitués d'une même électricité.

Ceci admis, le mouvement de la baguette (qu'elle soit végétale ou métallique) s'explique de la manière suivante :

« Lorsqu'elle est tenue par la main d'un homme nettement polarisé et doué de certaines propriétés fluidiques, elle se charge d'électricité négative ou positive, selon la nature même de l'électricité dont il est lui-même chargé. Lorsque les radiations négatives ou positives des sources (ou des corps minéraux ou autres) il y a attraction ou répulsion.

« Si donc les radiations émanées d'une nappe d'eau souterraine sont négatives, la baguette sera attirée lorsqu'elle sera tenue par les mains d'un individu chargé d'électricité positive et réciproquement.

« Cette loi, que M. Henri Mager déduit de très nombreuses expériences (j'engage mes lecteurs à se reporter à son très intéressant ouvrage), corrobore nos propres observations.

1° Elle explique que la température et l'état hygrométrique de l'atmosphère influent sur le phénomène, la sécheresse ou l'humidité de l'air pouvant modifier la radio-activité des corps.

2° Elle explique que certaines essences de bois rendent les expériences impossibles ou difficiles, en raison de leur différence de conductibilité.

3° Elle explique que certaines personnes seulement soient susceptibles de produire le phénomène et même que celles qui le produisent ne le

roduisent qu'à certains jours, la polarisation des uides pouvant varier d'un individu à un autre, t, dans le même individu, d'un jour à un autre our.

4° Elle explique que le résultat des expériences oit modifié par la présence d'une personnalité plus douée que les autres, pour cette raison que eux *sourciers*, de forces fluidiques inégales ou hargés de fluides contraires, peuvent s'influencer la manière de deux condensateurs électriques.

« En résumé, nos expériences faites avant que ous ayons eu connaissance de l'ouvrage de M. enri Mager (il n'a d'ailleurs paru que quelques semaines plus tard), nous ont conduit, en ce ui concerne la baguette de coudrier, aux mêmes conclusions que lui.

« Mais nous devons ajouter que M. Henri Mager a poussé ses investigations infiniment plus loin que nous-mêmes. Il a remplacé la baguette végétale par des révélateurs métalliques. Il a trouvé le moyen de découvrir dans les entrailles du sol non seulement les nappes d'eau, mais à peu près tous les métaux, et de déterminer avec certitude leur masse et leur emplacement... La terre n'a plus de secret pour lui. »

Gaston MÉRY.

La baguette divinatoire

Voici le compte-rendu, auquel notre regretté Directeur faisait allusion dans son article, d'une conférence donnée à la *Society for psychical Research* par le professeur W. F. Barrett, conférence que présidait l'illustre savant William Crookes :

Les recherches auxquelles je me suis adonné, pendant plusieurs années, m'ont amené aux conclusions suivantes, qui se fondent tout aussi bien sur des faits que j'ai déjà publiés que sur ceux que je viens de vous exposer.

1. Un certain nombre de personnes — une ou deux sur vingt — sont douées d'une aptitude spéciale, qui se manifeste par des petits mouvements involontaires et inconscients, de préférence aux mains et aux bras. Nul doute que nous sommes tous portés à cela à un degré plus ou moins développé.

2. Ces mouvements peuvent être développés par l'exercice, par l'attention expectante, par l'inhibition du contrôle volontaire des muscles spéciaux en question.

3. Ces mouvements se révèlent mieux (*a*) au moyen des oscillations du *pendule explorateur*, un anneau ou une balle suspendus à un fil, dont l'extrémité supérieure est tenue entre le pouce et l'index; (*b*) par les mouvements de la *baguette divinatoire*, qui est généralement (non pas toujours), bifurquée de façon à ce que les deux branches soient tenues chacune dans une main; le tout se trouve ainsi dans un équilibre plutôt instable.

4. Ces instruments, ainsi que d'autres moins facilement transportables, tels que la *planchette*, pourraient bien recevoir le nom d'*autoscopes*, puisqu'ils révèlent les mouvements automatiques minimes des muscles.

5. L'*automatisme moteur* — c'est le nom que l'on donne à ce phénomène — est une action réflexe déterminée par quelque stimulus, venant (I) d'une idée latente, ou d'une suggestion subconsciente dans l'esprit de l'automate lui-même (II), ou bien d'une impression subconsciente produite dans l'esprit de l'automate par un objet extérieur, ou par une intelligence extérieure. Le premier cas crée l'*auto-suggestion*, c'est-à-dire les mouvements engendrés automatiquement dans l'autoscope; dans le deuxième cas, il s'agit de mouvements *hétéro-suggestifs*.

6. L'on obtint des preuves concluantes de ce fait que les déplacements subits de la baguette divinatoire peuvent être originés aussi bien du premier cas (I) que du second (II). Il serait absurde d'en déduire *a priori* que le mouvement de la baguette est dû à la présence de l'eau souterraine. C'est, toutefois, la conséquence qu'en tirent généralement les professionnels de la baguette divinatoire, qui entraînent ainsi les personnes trop crédules à des erreurs fort onéreuses.

7. L'eau souterraine et les minéraux sont souvent indiqués par des signes apparaissant à la surface de la terre, imperceptibles à l'observateur ordinaire, mais qui n'échappent pas au chercheur expérimenté. Ces indications, lors même qu'elles ne sont pas perçues consciemment, peuvent créer une impression subconsciente dans le chercheur (*rabdomante*), de façon à exciter le mouvement de la baguette (Voir 5, II). C'est ce qui explique les résultats heureux obtenus par certains chercheurs.

8. Il y a pourtant bien des cas où cette explication n'est pas suffisante, et où, néanmoins, le rabdomante, qui est souvent un homme ignorant et dépourvu des qualités d'observation, réussit là où les observateurs les plus habiles ont échoué. L'on peut de même prouver que ces cas ne peuvent pas, non plus, s'expliquer en imaginant une pure coïncidence heureuse.

9. L'on ne peut pas davantage expliquer ces mouvements au moyen de quelque force électrique ou physique connue, ni par une émanation radio-active, s'élevant de l'eau ou des minéraux souterrains et qui seraient perçues par le rabdomante. En effet, les rabdomantes ne sont point particulièrement sensibles à de telles influences; en outre ils ont réussi à la recherche de bien d'autres objets que l'eau et les minéraux. Il est probable que l'on doit trouver l'explication juste en quelque chose de nouveau à la science et que l'on peut résumer comme il suit :

10. Parmi les personnes paraissant jouir d'automotisme moteur, un certain nombre possèdent une faculté perceptive supernormale subconsciente. Tout objet recherché — peu importe lequel — produit une impression dans l'automate quand il s'en approche, quoique l'objet ne soit pas d'ordinaire à la portée de sa vue, et qu'il puisse même se trouver à une profondeur considérable sous terre.

11. En bien des cas, cette impression reste complè-

tement subconsciente, et ne se manifeste qu'en produisant le réflexe qui met en mouvement la baguette divinatoire, ou tout autre autoscope porté par le rabdomante; il n'est pas rare, cependant, qu'elle parvienne au niveau d'une sensation obscure ou d'un dérangement émotif; en certain cas, elle arrive même à une perception consciente de l'objet recherché. Alors, l'automotisme moteur peut être absent.

12. Un bon rabdomante est donc un homme jouissant de cette faculté perceptive supranormale et qui la laisse fonctionner instinctivement quand il exerce son métier. De même que d'autres actions instinctives se rattachant à quelques facultés perceptives inexpliquées — par exemple celle que possèdent les pigeons et d'autres animaux de réintégrer leur habitation — l'intervention de la raison ou de tout autre acte de la volonté consciente de la part du rabdomante est préjudiciable au but que l'on poursuit, et peut même le faire manquer.

14. Quand la conscience normale est plus ou moins absente, ou quand elle est complètement submergée, tel que dans l'état hypnotique, c'est alors que l'on peut s'attendre à voir paraître le mieux cette puissance perceptive supranormale.

En outre, comme la découverte de l'objet cherché produit dans le percipient quelque chose de pareil à un dérangement émotif (Voir 11), nous devons nous attendre à trouver des changements correspondants dans la circulation de son sang et dans sa pression artérielle. Par conséquent les méthodes sensitives modernes de découvrir et enregistrer ces changements pourraient remplacer la baguette divinatoire : en tout cas ce serait là un objet d'investigation intéressante pour des psychologues expérimentés.

Lorsque le professeur W. F. Barrett eut terminé sa lecture, commença la discussion.

Lord Farrer dit être venu dans cette circonstance pour écouter et non pas pour parler. Cependant, sur la demande qui lui en a été faite par le président, il dira quelques mots sur ses propres expériences avec la baguette divinatoire. Il a été porté à s'occuper de ce sujet à la suite d'une expérience qu'il avait faite avec un vieillrd du comté de Sussex, qui exerçait le métier de rabdomante. Quoique son attitude ait été, d'abord, celle d'un « doute philosophique», les résultats de l'expérience avaient certainement été fort curieux. Il voulut expérimenter par lui-même avec la baguette divinatoire, et il s'aperçut, non sans un réel sentiment d'effroi à ce moment, qu'elle se mouvait entre ses mains. Il n'est pourtant pas bien convaincu que cette faculté ne puisse pas s'expliquer par quelque cause physique. Les meilleurs rabdomantes qu'il a connus ne se servent point de baguette; il devinent par les sensations qu'ils éprouvent à leurs mains — ce qui devrait constituer un sujet d'expérimentation pour les physiologues. Tous ceux qui ont voyagé en des pays sauvages savent que les chevaux, lorsqu'ils se trouvent loin de l'eau, ont souvent la faculté de se diriger vers elle. Ne pourrait-il pas se trouver que cette faculté dans l'homme soit due à un sens perdu, un sens qui fut peut-être commun à tous les hommes, lorsque la recherche de l'eau était plus indispensable et fréquente qu'elle ne l'est aujourd'hui, et qui se serait affaibli pour n'avoir pas été exercé? Un autre point intéressant à remarquer se rapportait à la qualité de l'eau trouvée, qui n'était pas seulement de *l'eau souterraine*, mais de *l'eau souterraine courante;* à ce qu'il paraît, il faut que l'eau, pour être ainsi perçue, soit courante; l'on peut concevoir que ce mouvement produise quelque obscur effet sur le corps humain.

M. André Lang dit que, personnellement, il trouve que la théorie de l'action musculaire insconciente n'est pas une explication satisfaisante pour les phénomènes de la rabdomantie. En tout cas, ce n'est certainement pas l'action volontaire du chercheur qui fait mouvoir la baguette. Il expérimenta lui-même avec la baguette divinatoire, et il constata que celle-ci se mouvait entre ses mains absolument contre sa volonté.Sans doute, il était parfaitement conscient de ce qu'il faisait et il ne supposa pas un seul instant que la baguette fût actionnée par un esprit. Il est assez malaisé de faire comprendre à ceux entre les mains desquels la baguette ne bouge point, quelle sensation elle produit chez les rabdomantes. Il est possible que la faculté de trouver l'eau ait été, ainsi que le fait remarquer Lord Farrer, un sens primitif de l'homme; mais il ne résulte pas que les nègres australiens, parmi lesquels il se trouve beaucoup d'habitants des régions privées d'eau, se servent de la baguette divinatoire, quoiqu'ils sachent généralement découvrir l'eau partout où il y en a — probablement par suite de la longue expérience qu'ils ont de la chercher.

Le Dr Wyld rapporte un cas auquel donna lieu le manque d'eau dans un domaine de chasse du Buckinghamshire. Les propriétaires de cette terre eurent recours à un rabdomante originaire du Yorkshire, qu'il (le docteur Wyld) accompagna et surveilla strictement au cours de son travail. Il portait la baguette accoutumée, qu'il tenait par les deux branches de l'Y, dont il tournait vers lui le tronc. A un certain moment, les deux branches se replièrent vers le tronc avec tant de violence, de manière à former deux rectangles avec le tronc, que la baguette se brisa. Il est personnellement sûr que la chose ne s'est pas passée au moyen de l'action musculaire du rabdomante lui-même.

M. H. A. Smith demande comment donc la rupture de la baguette — rupture qui a certainement lieu en certains cas — peut s'expliquer par l'action musculaire inconsciente.

M. M. Crackanthorpe demande s'il ne serait pas possible d'inventer quelque appareil électrique, sensible aux courants souterrains.

M. W. W. Baggally demande s'il n'y aurait pas quelque analogie entre l'action de la baguette divinatoire relativement à l'eau souterraine et un appareil électrique récemment inventé pour découvrir les minéraux souterrains.

M. F. C. Constable propose des expérimentations au moyen d'un conduit souterrain dans lequel l'on puisse faire couler et arrêter l'eau à volonté.

Sir Wiliam Crookes, en répondant à la question de M. Crackanthorpe, dit s'être efforcé, pendant plusieurs années, de trouver quelque méthode physique

de contrôler et mesurer les susceptibilités ou facultés supranormales, mais qu'il n'y est point parvenu jusqu'à cette heure.

Le professeur Barrett, en répondant aux différentes questions que l'on avait soulevées, dit que la rupture de la baguette, qui a lieu parfois, est probablement due à ce que l'un de ses bouts est automatiquement courbée par le rabdomante, pendant que le deuxième bout est tenu ferme dans l'autre main. Quant à l'appareil dernièrement inventé pour découvrir les métaux souterrains au moyen de leur conductibilité électrique, il reconnaît que l'on s'en est servi avec succès en plusieurs cas; seulement les conditions sont tout autres avec les eaux souterraines. Cependant il recommanda, il y a quelques années, dans un journal, ce sytème, le jugeant digne d'être expérimenté. Les expériences au moyen de conduits souterrains d'eau ont été essayées, à plusieurs reprises, par différents expérimentateur; il en est même question dans ses rapports;parfois le rabdomante parvient à découvrir l'eau courante ou arrêtée dans le conduit; seulement, l'on peut toujours expliquer la chose en admettant la transmission de la pensée de la personne qui met en mouvement l'eau intermittente. Dans les cas qu'il a relatés, l'hypothèse de la télépathie était, naturellement, écartée, par le genre même de l'expérience, puisque tout le monde ignorait absolument s'il y avait, ou non, de l'eau souterraine, sans quoi l'on n'aurait pas eu recours à un rabdomante; c'est ce qui donne à ces expérience un intérêt et une importances considérables. Il soumit aussi des rabdomantes à des expériences spéciales pour connaître s'ils étaient particulièrement sensibles à des influences électriques ou des différentes espèces de radio-activité, telles que les émanations de sels du radium, etc., mais il ne put reconnaître aucune sensibilité spéciale de ce genre. Enfin il dut se persuader qu'aucune faculté perceptive connue ne peut expliquer cette prétendue faculté de la rabdomantie; de là la conclusion à laquelle il est parvenu. Bien d'autres expériences seront pourtant nécessaires avant que la science accepte universellement l'explication qu'il a cru devoir alléguer.

Deux sourciers distingués.

Le peintre norvégien Diriks, paysagiste distingué, chevalier de la Légion d'Honneur est rabdomancien. Il croit que l'on naît sourcier comme on naît peintre ou poète. Et il raconte :

— Un de mes amis avait acheté une immense propriété dans un canton fort désert du sud de la Norvège. Il avait fait bâtir une jolie maison. Point d'eau dans la région. Invité à passer quelques semaines dans cette merveilleuse solitude, j'arrivai un matin et trouvai mon ami en conversation avec un homme barbu, vêtu d'un beau vêtement aux broderies multicolores.

— Qui est-ce ? demandai-je lorsqu'il se fut éloigné.

— C'est un sourcier, me répondit mon ami, on me l'avait recommandé, et de fait, ce matin, aussitôt arrivé, il a découvert une source.

Je fus vivement frappé de ce récit et me fis expliquer comment s'y prenait le sourcier pour deviner le lieu où l'eau se cachait.

Le lendemain matin, j'étais debout de très bonne heure et ne sachant que faire, il me prit la fantaisie de voir si je n'avais point le don de rabdomancie. Je coupai une branche fourchue de saule. Je tins fermement de chaque main un côté de la fourche ; la baguette s'étendait devant moi ; je baissai mes mains jusqu'à mes genoux et marchai ainsi — les mains aux genoux — jusqu'au moment où la baguette se baissa brusquement et avec une telle force, que l'écorce se déchira.

Lorsque mon ami se fut levé, je lui racontai mon aventure et il me dit que l'endroit que je désignais était le même qu'avait indiqué le sourcier de profession. Quelques jours après, la source jaillissait.

J'en découvris une autre, dans la même propriété, et j'ai renouvelé l'expérience maintes fois à la campagne. J'ai remarqué d'autre part que le moment propice à la découverte des sources, c'était juste avant l'aube.

* * *

L'excellent ténor, Salignac, de l'Opéra-comique est, aussi baguettisant.

« Il y a environ deux ans, raconte-t-il, j'ai fait construire à Générac, où je suis né, une maison de campagne. Propriété charmante, à mi-flanc d'un coteau ensoleillé ; mais, hélas ! pas d'eau. Trois fois, les puisatiers avaient creusé des puits de 130 mètres de profondeur, et ils n'avaient pu trouver le moindre filet liquide.

« Un soir, après une longue et bonne journée de vendanges, je devisais gaîment avec plusieurs amis, lorsque l'un d'entre nous détacha une fourche d'un noisetier voisin, plaça dans chacune de ses mains l'extrémité de chaque rameau, maintint la tige horizontalement et parcourut le jardin. Rien ne bougea. A mon tour, je pris la baguette ; à peine avais-je fait quelques pas que la baguette s'agita et, malgré la résistance que j'opposai, tourna comme un arbre à chaise.

« Le lendemain, je vérifiai le même phénomène dans un coin de vigne où poussaient des roseaux. J'étais sourcier !...

« Vous savez qu'autrefois les chefs d'équipes de mineurs étaient des sourciers qui découvraient les filons les plus riches.

« L'an dernier, au congrès de la *Société des Etudes psychiques*, l'on avait enfermé dans des boîtes divers métaux ; des sourciers nommèrent, sans se tromper, les différents métaux et la composition de leurs alliages. »

La baguette de coudrier n'a pas servi seulement à découvrir des sources et des trésors. Elle fut également employée à recherche des criminels. Je renvoie sur ce point à l'intéressante étude qu'a publiée M. G. Malet dans l'*Echo du Merveilleux* du 1er mai 1898 : « La baguette de Jacques Aymar ». Ce Jacques Aymar, berger de Saint-Marcellin-en-Dauphiné, fit retrouver, de la manière la plus surprenante, par les indications de sa baguette de coudrier les assassins d'un marchand de vin de Lyon qu'il poursuivit jusqu'à Beauvais.

J. Royaumont.

Les Apparitions de Conques

Nous recevons l'intéressante lettre suivante :

Madame,

Voilà un an déjà passé depuis que je vous promis de vous tenir au courant des apparitions de Conques (Aude). Si j'ai gardé le silence depuis lors, ce n'est pas que les merveilles qui avaient eu lieu auparavant ne se soient plus reproduites. Mais j'ai voulu laisser aux événements passés le temps de perdre toute importance, s'ils avaient pu s'expliquer d'une manière naturelle, ou bien d'affirmer encore plus fortement leur origine surnaturelle, dans le cas contraire.

Quoique la preuve de cette origine surnaturelle ne soit pas encore faite d'une manière *mathématique*, comme quelques-uns le demanderaient, il n'en est pas moins vrai que pour tout esprit qui raisonne et qui voit les choses sans parti-pris, les apparitions de Conques restent inexplicables si l'on s'en tient exclusivement à la matérialité des faits. Il faut donc remonter plus haut.

Depuis le commencement de 1912, comme les années précédentes, et jusqu'à ce jour, presque chaque fois que le Saint-Sacrement est exposé sur la paroisse de Conques, les fidèles présents voient apparaître à leurs yeux émerveillés la personne adorable de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Comme auparavant, toutes les classes sociales ou religieuses sont admises à contempler la vision : enfants ou vieillards, hommes ou femmes, fervents chrétiens ou incrédules, habitants de la paroisse ou étrangers...

Comme auparavant, les apparitions ont lieu dans les circonstances de lieu, de temps, de solennité les plus diverses : au maître-autel de l'église paroissiale, à la chapelle latérale du Sacré-Cœur, ou à l'église champêtre de Notre-Dame de la Gardie ; à la fête de l'Adoration perpétuelle, à l'exposition des Quarante Heures ou aux diverses fêtes qui se succèdent dans le cours de l'année ; le matin ou le soir ; avec n'importe quel éclat de luminaire ou d'ornementation, etc.

Comme auparavant, et plus qu'auparavant, la diversité des images qui apparaissent viennent déconcerter les critiques, émerveiller les spectateurs, instruire les ignorants, convaincre les incrédules et ramener la ferveur des âmes pieuses. On a vu en effet dans la Sainte Hostie : Jésus-Enfant, le teint rose et les cheveux bouclés, Jésus adolescent — et à tous les âges de son adolescence, — Jésus homme fait, Jésus couronné d'épines, Jésus attaché à la colonne de la flagellation, Jésus en croix, Jésus et son Sacré-Cœur, Jésus consacrant la Sainte Eucharistie, le Jeudi-Saint environné de ses douze apôtres, Jésus et l'apôtre saint Jean reposant sur sa poitrine, etc., etc.

On a vu également dans la Sainte Hostie une colombe, les ailes déployées, telle qu'on la voit ordinairement dans les images représentant la Transfiguration ou le baptême de saint Jean-Baptiste.

Mais l'une des plus belles manifestations de notre Dieu est sans doute celle où il s'est montré comme Roi, le buste *de grandeur naturelle*, la tête ornée d'une riche couronne, la croix de l'ostensoir apparaissant au-dessus de la vision pour former le sommet et le principal décor de la couronne.

Voilà les étonnants prodiges que tout le monde — ou presque — peut admirer dans cette paroisse privilégiée de notre Midi, en pleine France.

Et, cependant, le croirait-on ?... Peut-on se figurer que ces apparitions répétées aux yeux de milliers de personnes trouvent encore des contradicteurs ?... pourrait-on croire qu'il soit des incrédules pour nier ces faits ?... La chose resterait plus inexplicable encore que tout le reste, si nous ne nous souvenions que ce même Jésus qui s'affirme dans l'Eucharistie sans réussir à convaincre les témoins de sa présence, s'est également affirmé, il y a dix-neuf siècles, sans réussir à convaincre davantage de sa divinité ceux même qui bénéficiaient de ses miracles. Inexplicable aberration de l'esprit humain toujours porté à la contradiction !...

On cherche l'explication des phénomènes de Con-

ques dans la lumière, les décors, les énigmatiques reflets d'images lointaines, la suggestion des foules, que sais-je encore?... La libre-pensée peut se donner libre carrière, elle n'arrivera sans doute pas à trouver une explication qui soit une certitude scientifique et qui puisse en même temps s'adapter à l'infinie variété des circonstances au milieu desquelles ces merveilles se produisent, à l'exclusion de tout autre.

Car si la physique prétend expliquer ces visions, il faudrait que ces visions-là se fussent toujours produites, ou du moins d'une manière habituelle, depuis dix-neuf siècles que l'on adore le Saint-Sacrement dans les Eglises.

Non seulement il faudrait voir ces choses à Conques depuis longtemps, mais il faudrait les voir aussi dans toutes les églises du monde;

Il faudrait que les images aperçues dans l'ostensoir ne reflètent pas seulement que la personne de ce Dieu que nous y adorons précisément, et que la foi nous y montre en même temps que nos yeux : les images les plus diverses, profanes, insignifiantes, impies même, devraient avoir autant de chances et autant de droit de s'y montrer (toujours dans l'hypothèse d'une explication *naturelle*) que la personne de Jésus-Christ.

Il faudrait que les personnes présentes voient *chaque fois, toutes*, et *en même temps, les mêmes images*, sans qu'il puisse y avoir la moindre divergence dans leurs visions, ce qui n'a pas lieu, — bien loin de là! — Il est à remarquer, en effet, que si bien souvent plusieurs personnes voient en même temps le même objet, très souvent aussi il en est qui aperçoivent une forme différente, et d'autres qui n'aperçoivent rien du tout.

Il faudrait enfin, si ces phénomènes sont explicables par des lois physiques, qu'ils pussent être reproduits à volonté, aussi souvent qu'on le désirerait et avec la variété que nous trouvons ici. Il n'y aurait qu'à poser la cause et l'effet se produirait infailliblement.

Pourquoi donc n'en est-il pas ainsi?

Il convient d'ajouter cependant que malgré quelques incrédules qui s'acharnent à nier le surnaturel de ces faits, — et ils ne sont pas tous, chose bizarre, dans le camp opposé au catholicisme, — l'immense majorité des chrétiens n'hésitent pas à qualifier ces phénomènes de « surnaturels » et de « miraculeux ». Et l'on ne s'étonnera pas que devant une telle multiplicité de faits où le divin éclate aux yeux de tous, la vie religieuse soit intense dans cette paroisse : les conversions y sont nombreuses, les sacrements très fréquentés, les œuvres parfaitement organisées et les divers groupements d'hommes et de femmes y fonctionnent d'une manière parfaite, pour le plus grand bien des âmes.

Il va sans dire que je n'ai pas l'intention de trancher ici une question sur laquelle les autorités religieuses ne se sont pas encore prononcées. Profondément soumis aux décisions de la Sainte Eglise en ce qui concerne l'origine des faits racontés plus haut, je ne fais qu'exposer ici ce que tout le monde sait dans le pays, et que l'on se répète de vive voix jusqu'à ce qu'une parole officielle ait été prononcée. Et je suis prêt à rétracter toute appréciation qui serait reconnue erronée.

Daignez, Madame, agréer l'hommage de mes sentiments profondément respectueux.

L'abbé J.

LES ROMANOFF ET LE MERVEILLEUX

La Russie vient de commémorer avec enthousiasme le troisième centenaire de la dynastie qu'elle entoure « d'un amour et d'un respect infinis », selon les expressions du président de la Douma.

Dans cette histoire des Romanoff qui, à travers tant de péripéties tragiques, ont fait la patrie russe, on trouverait à glaner largement pour l'*Echo du Merveilleux*.

. Sans remonter à Michel Romanoff, que le suffrage de l'Assemblée des boïards alla chercher dans le monastère de Kostrowo et que le dévouement d'un paysan, Ivan Soussanine, sauva d'une manière presque miraculeuse du sabre des Polonais, sur les cinq tsars du XIXe siècle, deux furent de grands mystiques : Paul Ier et Alexandre Ier. Et un troisième, Nicolas II, l'est encore.

Fils d'un empereur assassiné et de la mère la plus tyrannique qui se puisse imaginer, traité par elle en ennemi, veuf d'une femme qu'il aimait éperdûment et dont la grande Catherine, pour le décider à se remarier, avait eu la cruauté de lui mettre sous les yeux les lettres d'amour au comte Razoumowski, Paul Ier fut une sorte d'Hamlet qui, comme le héros de Shakespeare, dialogua souvent avec l'Ombre. Son avènement lui fut annoncé par un songe que le comte Rostopchine, son plus intime ami, a raconté :

« Le grand-duc et la grande-duchesse (*sa seconde femme Marie de Wurtemberg*) racontèrent le rêve extraordinaire qu'ils avaient fait la nuit précédente.

Le grand-duc s'était senti attiré vers le ciel par une force surnaturelle, ce qui le fit se réveiller plusieurs fois; mais aussitôt qu'il se rendormait le même rêve se répétait. Enfin, réveillé tout à fait et voyant que la



grande-duchesse ne dormait pas non plus, il apprit d'elle à son grand étonnement, qu'elle avait eu la même vision et qu'elle en avait été agitée comme lui. Le dîner fini, comme le grand-duc retournait à Gastchina avec sa suite, il rencontra un de ses hussards qui venait lui annoncer l'arrivée au château du comte Zoubow, porteur d'une nouvelle importante... »

C'était la nouvelle que l'Impératrice avait été frappée, à cinq heures du matin, d'une attaque d'apoplexie. Paul repartit immédiatement pour Pétersbourg. Rostopchine, qui accourait au-devant de lui, le rencontra à moitié chemin.

« .. Quand je m'approchai de la portière, il reconnut ma voix et s'écria : « Ah! c'est vous, mon cher Rostopchine... » Il descendit aussitôt et je lui racontai tous les détails. « Faites-moi le plaisir de me suivre dit-il, nous arriverons ensemble; j'aime à vous avoir près de moi. » Je me mis en traîneau avec Bikow et nous le suivîmes.

« Ayant dépassé le palais Tcherma, le grand-duc sortit pour un moment de voiture et j'appelai son attention sur la beauté de la nuit. Elle était tout à fait calme et claire, il n'y avait pas plus de trois degrés de froid; la lune tantôt se cachait derrière les nuages, tantôt nous éclairait ; il semblait, que dans l'attente du grand évènement qui se préparait sur la terre tous les éléments faisaient un majestueux silence.

« Je regardai le grand-duc ; il avait les yeux levés vers la lune qui l'éclairait en plein, et je vis son visage inondé de larmes; impressionné par les émotions de cette journée, dévoué de cœur et d'âme à l'homme qui montait en ce moment sur le trône de Russie, je me représentai vivement toutes les suites, toute la gravité des premiers pas et des influences qui pourraient agir sur les vues d'un souverain autocrate, plein de force, de santé, de fougue. Oubliant la distance qui nous séparait, je saisis impétueusement sa main et je m'écriai : « — Monseigneur, quel moment pour vous ! » A quoi il répondit, en serrant fortement la mienne : « Ecoutez, mon cher, écoutez ! J'ai vécu quarante-deux ans; Dieu m'a soutenu. Peut-être me donnera-t-il la force et la raison nécessaires pour supporter l'état auquel il me destine ; j'attends tout de sa bonté. »

On le voit la piété de Paul Ier était sincère ; mais il s'y mêlait force bizarreries. Il alla jusqu'à vouloir dire la messe, en sa qualité de chef suprême de l'Eglise orthodoxe. « Puisque je suis leur chef, disait-il, j'ai le droit de faire tout ce qu'ils font. » Il commanda des ornements somptueux, fit préparer une magnifique chapelle et il s'apprêtait à pontifier lorsqu'un évêque russe s'avisa heureusement de lui dire que, d'après saint Paul, un veuf remarié ne pouvait être admis dans les ordres.

Son universelle défiance et les actes de cruauté auxquels elle entraîna ce prince, par moments si gé-

néreux et si chevaleresque, avait pour cause non seulement les desséchantes leçons de Catherine, mais encore une prédiction qui lui fut faite dans sa jeunesse, à Gasselin, où il était exilé. Une vieille bohémienne qui n'eut pas l'air de reconnaître ce promeneur solitaire et sombre, lui dit :

— Tu règneras comme ton père... et tu mourras comme lui.

Cette anecdote est fort répandue en Russie. La bohémienne, (si l'anecdote est vraie, avait prédit juste, puisque Paul Ier, comme on le sait, périt dans un complot de palais, étranglé avec le ceinturon d'un officier.



Quant à Alexandre Ier, le disciple de Mme de Krüdner et de Bergasse, le rêveur couronné qui voulait une paix éternelle par la sainte Alliance des Rois, constamment des considérations mystiques influèrent sur sa politique. Ce monarque, élevé pourtant par un suisse démocrate et esprit fort nommé Laharpe, devint une sorte d'illuminé. Sur la fin de sa vie, la terrible inondation qui dévasta Saint-Pétersbourg et l'incendie de son palais de Tsarkoë-Selo lui parurent des avertissements du ciel. On assure (Rohrbacher, notamment qui s'appuie sur le témoignage de l'abbé-prince de Hohenlohe, ami particulier d'Alexandre) qu'il se fit catholique, ainsi que la tsarine. C'est pour avoir passé plusieurs heures en prières et en une sorte d'extase dans un monastère de Crimée qu'il fut pris de frisson et de malaise, s'alita et, refusant tout remède, mourut.

On chantait un *Te Deum* à Pétersbourg pour célébrer son rétablissement dont on avait reçu la fausse nouvelle lorsqu'arriva la nouvelle de sa mort. Le Métropolite averti interrompit son *Te Deum*, prit un crucifix, le couvrit d'un crêpe et vint le présenter à baiser à l'impératrice douairière, qui comprit et s'évanouit.

Mais le bruit a couru persévéramment qu'Alexandre n'était point mort à ce moment-là, qu'il avait voulu se retirer du monde. On a cru le reconnaître dans un ermite qui avait ses traits, une haute distinction de manières et à qui l'on vit les plus hauts personnages de la cour parler avec un respect profond (1).



Pour Nicolas II, qui ne sait à quel point il est attiré par le merveilleux et par le mystère ? Enfant nerveux, il était hanté de terreurs superstitieuses qui, dans ce château de Gastchina, transformé en forteresse par la crainte des nihilistes, l'empêchaient de dormir s'il n'avait une sentinelle à sa porte. (Après tout, n'avons-nous pas appris avec étonnement que l'excellent M. Fallières faisait veiller sur son sommeil un garde républicain ?)

Adolescent, il se faisait amener toutes les sorcières et toutes les devineresses du pays. (Et Dieu sait s'il y en a en Russie). Alexandre III, qui n'était point un mystique, dut intervenir et fit chasser les sorcières.

Son amour du merveilleux faillit coûter la vie au futur Nicolas II. L'attentat dont il fut victime au Japon est toujours resté fort obscur. Pourquoi cet officier de police chargé de veiller à la sûreté du tsarévitch essaya-t-il de l'assassiner ? Pourquoi le prince dut-il regagner immédiatement l'Europe ? Cela n'a jamais été clairement expliqué et la réalité des choses ne fut d'abord connue que d'un petit nombre de personnes.

Le fait est que le jeune voyageur voulut assister à à la célébration des mystères shintoïstes, à quoi il parvint en corrompant l'officier de police qui lui avait été donné pour guide et qui était lui-même un initié. Or, tout profane qui assiste à ces mystères est puni de mort. Le vicomte Mori, ministre de l'Instruction publique du Japon, fut assassiné en plein jour et en pleine rue, il y a une vingtaine d'années, pour avoir osé soulever du bout de sa canne le grand voile blanc qui ferme le sanctuaire du temple de Géku et jeter un regard dans cette enceinte interdite.

On sut que le tsarévitch avait assisté aux mystères ; lui et l'officier de police furent condamnés à mort par les hauts initiés shintoïtes ; mais on promit la vie au policier s'il voulait exécuter la sentence portée contre son impérial compagnon. Voilà pourquoi cet officier de police si correct et si dévoué se rua tout à coup sur le tsarévitch. Deux *kuruyama* (traîneurs de charrettes) qui avaient vu son geste le saisirent à temps par les bras et par les jambes, et le prince Georges de Grèce l'abattit d'un coup de bâton. S'ils avaient su de quoi il s'agissait, les kuruyama se seraient bien gardés d'intervenir. Le mikado prévenu supplia le prince de quitter immédiatement le Japon, déclarant qu'il ne pouvait répondre de sa sécurité.

Cette aventure, on le sait, n'a pas diminué le goût du tsar pour le merveilleux. Il a fait venir plusieurs fois à sa cour le célèbre Philippe, de Lyon, et bien d'autres médiums ou prétendus prophètes. Mais ces choses sont trop récentes pour qu'il n'y ait pas quelque gêne à en parler.

G. M.

(1) Le grand-duc Nicolas Nicolaïévitch, dans un récent ouvrage sur Alexandre Ier, étudie longuement cette question de l'identité du tsar et de l'ermite et la résout par la négative.

L'ANGE DE RUBENS
et le médium Linda Gazzera.

Le Matin *publiait, il y a quelques jours, la photographie du médium Linda Gazzera, derrière laquelle apparaissait une figure humaine. Le médium prétendait qu'il s'agissait de la matérialisation d'un fou récemment décédé. Plusieurs lecteurs lui signalèrent l'étrange ressemblance de cette tête avec celle d'un ange de Rubens, qui se trouve au musée du Louvre. Le* Matin *a reproduit ces deux têtes l'une à côté de l'autre pour que les lecteurs puissent juger par eux-mêmes. La similitude était frappante, notre confrère a demandé à M. de Fontenay, l'auteur de la photographie, ce qu'il pensait de cette ressemblance. M. de Fontenay a répondu ce qui suit :*

« Le Matin », lu partout, vient, en quelques jours, d'obtenir un résultat que plusieurs années de recherches (distraites et nonchalantes, il est vrai) n'avaient pas déterminé. La photographie publiée le 17 de ce mois est identifiée. Le visage si caractéristique situé au-dessus et en arrière de la tête du médium Linda Gazzera, ce visage est, à n'en pas douter, une reproduction exacte et fidèle d'une étude de Rubens (tête de Saint Jean). Et ce tableau est au Louvre.

Faut-il ajouter qu'une telle découverte ne surprendra aucun des psychistes qui partagent mon opinion relativement aux phénomènes de Linda? « Cette découverte est conforme à mes prévisions », et j'ai dit plusieurs fois aux observateurs italiens : « On devrait trouver dans vos musées ou peut-être même dans les illustrés artistiques les originaux des figures que le médium nous sert aux séances photographiques. »

Il a été publié, en 1911, à Turin, chez l'éditeur Bocca, un très beau livre « Fotografie dei fantosmi », où sont relatées toutes les expériences faites en Italie et en France avec Linda Gazzera. Bien que le corps de l'ouvrage soit en italien, les rapports ou témoignages des observateurs français sont imprimés dans notre langue. Je me permets d'y renvoyer le lecteur curieux de s'instruire à ce sujet.

En ce qui me concerne, j'ai pris soin de signaler avec insistance dans cet ouvrage les tares apparentes ou réelles de nos clichés : « Les visages sont absolument plats, le stéréoscope ne laisse aucun doute à cet égard. On ne peut s'empêcher de penser à des silhouettes en carton ou en papier fort sur lesquelles le médium aurait dessiné (fort bien, le plus souvent, et avec une extrême précision) un visage de jolie femme ou de jeune garçon.

« Et ce n'est pas tout. Comme pour mieux prouver la supercherie, nombre de ces figures sont éclairées à contre-jour. Je m'explique : on a fait jaillir l'éclair de magnésium, je suppose, de telle sorte que le nez du médium porte ombre sur la joue gauche. Immédiatement par derrière, le cliché montre une superbe dame dont le nez porte ombre sur la joue droite. Conclusion inévitable (et que corrobore le stéréoscope) : la belle dame n'est qu'un dessin plan, préparé et dont les ombres restent où l'artiste les a placées, de quelque côté que vienne plus tard l'éclair du magnésium. »

Tel est précisément le cas pour le saint Jean, que Rubens peignit avec l'éclairage conventionnel de quarante-cinq degrés à droite, tandis que j'avais éclairé le médium en plaçant à gauche le déflagrateur.

L'hypothèse de la fraude pure et simple est donc la première que nous ayons envisagée; mais à raison des conditions du contrôle on l'a repoussée, et les observateurs italiens se sont rangés comme nous-mêmes à deux autres explications : plus particulièrement à celle de l'**idéoplastie** ou de la cérébration inconsciente, dont je ne peux donner qu'un simple aperçu.

Les diverses transes médiumniques (écriture, matérialisation, etc.) seraient en somme des variétés du somnambulisme. Le sujet suit passivement les impulsions de sa conscience subliminale et lui obéit. De même que lady Macbeth revivait un drame de sang, que l'hystérique en crise mime un souvenir d'amour, de même les doigts inertes d'un médium écrivain reçoivent la dictée du songe intérieur qu'ignore sa conscience morale; et le médium à matérialisations, lui, modèle et reproduit physiquement son rêve : le spectacle (tableau, dessin, étoffe, etc.) qui s'est enregistré, photographié en quelque sorte, dans une circonvolution de son cerveau.

Hypothèse! Oui; mais vérifiable désormais. J'ai dit ailleurs par quelle méthode.

Le Fantôme du Boulanger

Un des amis de Mme du Cayla, le colonel Le Crosnier, qui commandait la gendarmerie à Lyon, la trouvant triste un matin, lui dit :

« Si la pensée de la mort vous effraie à ce point, que serait-ce donc si, comme moi, vous aviez vu la mort en personne ?

» — Comment, colonel, vous avez vu la mort ?

» — Oui, ou au moins un des habitants de son empire, un *spectre*, un *fantôme*, une *ombre*, comme il vous plaira de l'appeler.

» — Savez-vous que votre plaisanterie n'est point divertissante ?

» — Mais je vous jure que je ne plaisante pas.

» — Vous avez donc vu une apparition ?

» — Comme vous le dites.

» — Vous m'effrayez, et vous piquez ma curiosité.

» — Je suis prêt, dit le colonel, à la satisfaire.

» — Il est grand jour, répliquai-je (1), les esprits ne reviennent point à cette heure, racontez-moi donc votre histoire.

» — J'étais, me dit le colonel, en 1792, au camp de Verberie. Nous bivouaquions fort mal à notre aise. Par bonheur, je découvris dans la campagne un moulin abandonné, je m'y établis avec un domestique et un capitaine de mon régiment, nommé Robert. Nous nous couchâmes tous trois au premier étage du moulin. Mes deux compagnons dormaient déjà, j'allais en faire autant lorsque j'entendis un bruit sourd, semblable à celui d'une trappe qu'on soulève lentement et avec effort ; et en effet il y avait une trappe au milieu du plancher, qui servait à descendre les sacs de farine. Je regarde, je crois voir à travers l'obscurité quelque chose de blanc qui s'élève insensiblement, et qui demeure immobile devant mon lit. Je crus que quelqu'un de mes camarades voulait m'effrayer ; je parlai, point de réponse ; je parlai de nouveau, même silence. Impatienté, je menace le fantôme, s'il ne déclare qui il est, de me précipiter sur lui. Et en effet, je saisis mon épée, et je m'élance ; mais tout avait disparu, et je vais me heurter violemment contre le mur opposé. Robert éveillé me demande la cause de tout ce tapage ; je n'eus pas le temps de lui répondre. La figure blanche avait reparu ; je l'interrogeai de nouveau, cette fois elle me répondit.

» — Elle vous répondit ? m'écriai-je avec un effroi involontaire ; et comment était sa voix ?

» — Elle était douce et à demi-étouffée. Voici ce qu'elle me dit :

« Tu as dû entendre parler de moi ; je me nomme François ; j'étais boulanger à Paris, je fus massacré par le peuple en 1788, dans une des premières émeutes de la révolution. Ce moulin m'appartenait ; on en dispute la propriété à ma sœur, les titres lui manquent pour établir son droit ; dis-lui que ces titres sont chez le notaire de Verberie. Dis-lui aussi qu'elle a tort de préférer le premier de ses fils au second ; il lui arrivera malheur si elle continue de négliger ainsi l'un de ses enfants pour l'autre. »

» Cela dit, le fantôme disparut. Mon camarade avait entendu ces paroles tout comme moi.

» Le lendemain matin nous étions à la porte du moulin avec quelques camarades, à qui nous racontions notre histoire de la nuit précédente. Une petite charrette s'arrête auprès de nous ; une femme en sort, pousse un cri et tombe évanouie à mes pieds. Revenue à elle, cette femme me dit que la nuit dernière je lui étais apparu en songe, habillé comme je l'étais en ce moment ; et que je l'avais engagée à venir me trouver au moulin, lui promettant de lui apprendre où elle trouverait les papiers qui lui manquaient. Je lui rapportai mon entrevue avec son frère ; elle confessa qu'elle était injuste envers son second fils, et prit la résolution de le mieux traiter. Nous allâmes ensemble chez le notaire de Verberie, et nous trouvâmes dans son étude les titres de propriété du moulin.

» — Et vous avez vu ce que vous me contez là ? demandai-je au colonel.

» — Je vous le jure, me répondit-il : la chose est surnaturelle, incroyable, mais elle est vraie ».

(*Mémoires d'une femme de qualité sur Louis XVIII, sa cour et son règne*, t. IV (Paris, 1820).

(1) C'est Mme du Cayla qui rapporte elle-même ce surprenant récit.

JOURNAUX ET REVUES

LES CHEVAUX D'ELBERFELD

Sur cette question, que nous avons longuement exposée, voici quelles sont les conclusions de M. de Varigny, rédacteur du feuilleton scientifique du *Journal des Débats :*

En somme, il n'y a pas grand'chose en faveur de l'hypothèse des signes inconscients. Et elle semble devoir être écartée par le fait que M. Krall, au cours des séances, s'occupait très souvent de tout autre chose que du problème à résoudre.

M. Claparède ajoute encore ceci — et qui n'est pas le moins intéressant — qu'il y a entre les élèves de grosses différences, que seul « Muhamed » a du génie mathématique et que si les chevaux obéissaient à des signes, ils obéiraient tous également bien.

Invoquera-t-on la télépathie? Mais on n'est plus du tout aussi certain qu'il y a quinze et vingt ans, de son existence. Et qui est-ce qui serait « télépathisé »? Un chiffre? Vu? Prononcé? Des mots vus ou prononcés; un ordre d'arrêter les coups de sabot? Il est déjà difficile de se figurer la télépathie entre hommes; de l'homme au quadrupède, c'est encore moins aisé.

Faut-il supposer un sens inconnu? C'est simplement dire qu'on ne comprend pas : c'est le « c'est nerveux » du médecin, qui ne mène à rien.

Alors faut-il admettre la réalité des phénomènes, et considérer que les chevaux calculent, réfléchissent, et ont de la raison : une raison qui peut être beaucoup perfectionnée par l'éducation systématique?

Assurément, il en est beaucoup pour qui, « a priori » l'hypothèse est inadmissible. L'homme et la bête, pour eux, font deux.

D'autres « a priori » aussi, tiendront l'hypothèse pour très vraisemblable, au contraire, et invoquant l'unité du plan, voyant dans la bête anatomique les ébauches de l'homme anatomique, dans l'animal psychique les rudiments des facultés humaines, ils trouveront tout naturel que l'animal puisse présenter une partie de l'intelligence humaine. Il faut n'avoir jamais observé les bêtes, n'avoir jamais regardé un chien dans les yeux, n'avoir jamais épié et interprété les gestes du chat, il faut ignorer délibérément tous les animaux supérieurs pour ne pas penser un peu, et

même beaucoup, comme les partisans de la dernière hypothèse. Seulement, il faut bien le reconnaître, M. Krall nous en demande beaucoup. Car si « Muhamed » a été dressé, en ce qui concerne les racines carrées, jusqu'à celle de 114 seulement, il extrait par lui-même la racine de nombres plus élevés... Ce ne serait pas une affaire de mémoire seulement, mais d'intelligence.

Et alors quelle sera la conclusion? Il est bien évident que notre attitude à l'égard des idées nouvelles a beaucoup changé ces dernières années. Elle est devenue plus sympathique, moins revêche. Il y a trente ans, l'idée de la transmutation de la matière faisait hausser les épaules. Aujourd'hui il faut bien voir que l'émanation vient de la désintégration du radium, et nous sommes tout prêts à admettre qu'un élément peut en devenir un autre.

Il eût paru grotesque, encore, de se figurer l'intégration de l'énergie en matière. Aujourd'hui, cela ne paraît plus si ridicule. Nous voyons le radium dégénérer en énergie et matière différente; pourquoi l'inverse n'aurait-il pas lieu aussi, comme le veulent Ramsay, Collie et Patterson? D'argument opposé, « à priori », irréfutable, on n'en voit pas...

Mais il est aussi scientifique de tout croire que de tout nier. Et en présence d'idées nouvelles on fera fort bien de s'en tenir à la doctrine du bon philosophe Flournoy. Elle tient en deux principes, qu'il a développés dans son « Des Indes à la planète Mars » : le principe de Hamlet que tout est possible; le principe de Laplace, que le poids des preuves doit être proportionné à l'étrangeté des faits, qu'on doit être d'autant plus difficile en matière de preuves que les faits sont plus étonnants, et plus importants. Cela est très sagement pensé.

Et devant les choses très surprenantes — y compris cette circonstance que les chevaux disent parfois d'eux-mêmes, au moyen du tableau alphabétique conventionnel, des choses compréhensibles — que M. Krall nous annonce d'Elberfeld, il n'y a présentement qu'une attitude à garder : celle du scepticisme qui est pourtant tout disposé à examiner et à étudier.

Sans croire d'avance et sans nier « à priori » non plus, sans vilipender M. Krall et sans le porter aux nues non plus, il faut répéter ses expériences, ce qui sera facile grâce à la Société de psychozoologie qu'il vient de fonder; il faut les répéter et varier sur d'autres chevaux aussi, et quand on aura méthodiquement et scientifiquement fait les expériences requises, on verra à tirer la conclusion définitive. Pour le moment on ne peut rien dire que ceci, qu'il faut examiner le problème à fond. Il serait aussi déraisonnable de le considérer comme résolu que de le juger indigne d'étude (1). Mais il faut bien se le répéter, tout cela « peut » bien être truqué.

(1) Il y a aussi aux Etats-Unis un cheval dont on a passablement parlé : mais d'après M. O'Shea (*Pop. Science Monthly*, février 1913) *King Pharaoh* n'est qu'un imposteur. Tout est truc dans ses hauts faits.

ÇA ET LA

De la Terre à la Lune

Après avoir conquis les mers, l'homme s'est définitivement adjugé l'empire des airs. Les ballons-sondes s'élèvent jusqu'à 40 kilomètres et les aéroplanes évoluent couramment à 3.000 ou 4.000 mètres au-dessus du sol. Que reste-t-il à désirer maintenant, sinon d'étendre encore le champ et, réalisant le rêve des romanciers et des poètes, de créer la locomotion interplanétaire. Si hardie que puisse paraître cette idée, elle a fait l'objet d'études approfondies, et M. Esnault-Pelterie en a récemment entretenu les membres de la Société de physique.

Existe-t-il un moteur capable d'assurer la propulsion d'un engin dans le vide interplanétaire ou n'y a-t-il d'autre procédé que celui, plutôt simpliste, proposé par Jules Verne, qui consiste, ni plus ni moins, à envoyer un énorme boulet « muni de ressorts » dans l'espace à l'aide d'un canon extravagant ? Oui, un tel moteur existe, ou tout au moins le principe sur lequel il pourrait reposer. Ce moteur est la fusée, autrement dit le moteur à réaction. La fusée en effet s'élève par suite de la réaction qu'exercent sur elle, en s'échappant, les gaz de la déflagration de la poudre. Le milieu extérieur n'intervient pas, l'appareil marche mieux dans le vide que dans l'air ; le moteur interstellaire serait donc une sorte d'énorme fusée.

La consommation de l'agent de propulsion serait d'ailleurs relativement faible pour un long voyage ; car lorsque l'appareil serait suffisamment loin, l'attraction de la Terre ne serait plus sensible et le voyage se continuerait d'un mouvement uniforme sans dépense de force motrice. Mais alors, l'attraction terrestre n'existant plus, les corps à l'intérieur du véhicule n'auraient plus de poids, en particulier le voyageur, qui flotterait dans sa prison comme une bulle de savon dans une cloche. Tous les objets l'environnant feraient de même, et s'il lui prenait envie de boire, par exemple, les liquides n'étant plus pesants n'auraient aucune raison pour passer de la bouteille dans le verre, du verre dans le gosier et du gosier dans l'estomac ! Ce serait le supplice de Tantale.

Pour supprimer tous ces inconvénients, dont la description est digne d'un Wells, il faudrait communiquer à l'appareil une accélération constante créant une pesanteur factice. Cela permettrait, il est vrai, d'atteindre des vitesses formidables, fort utiles pour franchir les énormes espaces considérés mais la dépense d'énergie deviendrait encore plus énorme.

Avant de discuter sur les aménagements et les détails, il faut savoir s'il existe une source d'énergie assez concentrée pour assurer la propulsion de l'engin sans que le poids total soit inacceptable. Hélas ! il n'en est rien ; pour le court trajet de la Terre à la Lune, il faudrait emmagasiner l'énegie sous une forme 400 fois plus condensée qu'elle ne l'est dans la dynamite et il faudrait consommer, par

kilogramme transporté, près de 300 kilogrammes de cet explosif extrapuissant. Par contre, 25 kilogrammes de radium suffiraient, tellement est grande l'énergie contenue dans ce corps... Mais il faudrait 1.760 ans pour que la moitié seulement de cette énergie fût libérée, et on ne sait comment activer ce dégagement !

La vitesse des étoiles

L'étude du mouvement apparent des étoiles sur les sphères célestes ne fournit aucune indication précise sur leurs vitesses réelles, car il faut encore, pour les déterminer, connaître les distances auxquelles elles se déplacent par rapport à l'observateur. Les astronomes ont effectué les calculs nécessaires et sont arrivés à des résultats bien faits pour confondre l'imagination et nous plonger, comme chaque fois qu'il s'agit de questions astronomiques, dans un étonnement voisin de la stupeur.

Les étoiles ne sont pas immobiles; à travers le ciel, tous ces astres brillants, dont beaucoup sont infiniment plus gros que le Soleil, voyagent à des vitesses énormes dans des directions très différentes. Mais par suite de la distance à laquelle ils se trouvent et de nous et de leurs voisins immédiats, leur déplacement relatif est insensible, et il faudra, quand la carte photographique du ciel sera terminée, attendre plusieurs siècles et de nouveau la refaire pour constater sur les deux épreuves le changement de la distribution des étoiles dans le ciel.

Tout le système solaire se trouve entraîné dans l'espace à une vitesse de vingt kilomètres à la seconde, et bien que nous ne puissions réaliser, ni même concevoir facilement un déplacement aussi rapide, beaucoup d'autres étoiles se meuvent plus vite : Arcturus parcourt 413 kilomètres par seconde, l'étoile du Bouvier se déplace de 35 millions de kilomètres en vingt-quatre heures, l'étoile 1830 Groombridge fait du 258 kilomètres à la seconde, mais heureusement pour nous se trouve à trente-trois ans de lumière de notre pauvre petit système solaire, si isolé dans l'espace, et qui cependant fait partie de cet ensemble, qui nous semble si rempli de mondes, qu'est la voix lactée.

L'influence des nombres

Un ingénieux calculateur découvrait récemment que le nombre 23 avait été fatal au vaillant capitaine explorateur Scott qui périt dans les mers polaires.

Depuis Pythagore, on a souvent pensé que la vie humaine était régie par les nombres.

Les observations les plus fréquemment citées sont les suivantes :

« Un individu se casse l'index de la main droite, à l'âge de dix ans, le 26 août. A l'âge de treize ans, le 26 août, il tombe de cheval et se casse la jambe gauche. Et la série commence. A quatorze ans, le 26 août, il trébuche et se casse, sur l'angle d'une pierre, les deux os de l'avant-bras gauche. L'année suivante, toujours le 26 août, une voiture lui broie la jambe gauche à deux places. Enfin, le 26 août suivant, on l'ampute de la jambe droite. Il a soin, désormais, de passer dans son lit la date fatale. Ayant vécu ainsi vingt-huit années tranquilles, il croit le sort conjuré, se lève le 26 août 1890 et se fracture la jambe gauche.

Souvent, un jour de la semaine est funeste à toute une race. Le mardi était redoutable aux Tudor : Henry VIII mourut le mardi 28 janvier 1547 ; Edouard VI, le mardi 6 juillet 1553 ; Marie Tudor, le mardi 7 novembre 1558, et Elisabeth, le mardi 24 mars 1603. Aujourd'hui encore, ces influences n'ont pas cessé de sévir. Lord Beaconsfield redoutait le 19 avril : il mourut ce jour-là. Le 8 juin était hasardeux à Gladstone ; il évitait d'entreprendre à cette date aucun travail important; il manqua une seule fois à cette règle et, ayant présenté, le 8 juin, le bill du *home rule*, fut renversé du pouvoir.

Les treize.

Combien de gens superstitieux redoutent le nombre 13 !

Or, le nouveau président des Etats-Unis, M. Voodrow Wilson, à qui tout réussit jusqu'ici, doit sa bonne fortune au nombre 13, fatal à tant d'autres.

Il y a treize lettres dans son nom, dans ceux de sa femme, Eleanor Wilson, et de ses trois filles. Il était depuis treize ans membre de l'Université de Princeton quand il en fut nommé président, poste qu'il occupa treize ans. Sa victoire sur MM. Taft et Roosevelt date de 1912, millésime dont les chiffres additionnés donnent un total de 13. Le collège électoral qui a décidé de son élection à la présidence de la République s'est réuni le 13 janvier.

L'Anneau de Charlemagne

A propos de la Saint-Charlemagne on a rappelé la curieuse légende sur la fondation d'Aix-la-Chapelle :

Charlemagne, qui était *plusculum mulierosus*, s'était épris d'une princesse allemande ; il en perdait le boire et le manger. La princesse vint à mourir et, chose étrange, il parut que la passion de l'empereur ne faisait qu'augmenter. Couché sur un lit de parade, le corps de la morte avait miraculeusement conservé sa souplesse et sa fraîcheur. Son regard restait vivant, ses joues étaient roses, et, pendant des heures entières, Charlemagne demeurait en contemplation près du lit où la belle semblait endormie.

L'archevêque Turpin, effrayé de ce prodige, s'introduisit un jour, pendant une absence de Charlemagne, dans la chambre où reposait le cadavre, voulant s'assurer s'il n'y avait pas quelque sorcellerie, dans cette étrange aventure. Il trouva un anneau d'or, gravé d'hiéroglyphes, au doigt de la princesse. Turpin, l'enleva et le passa à son doigt. Quand Charlemagne revint à la chambre mortuaire, le charme était rompu ; il ne vit plus, sur le lit, qu'un cadavre hideux, il le fit ensevelir au plus vite.

Mais voici où la légende devient amusante et fort imprévue. La passion de l'empereur suivit l'anneau et se reporta sur l'archevêque Turpin lui-même. Il se prit d'une telle affection pour Turpin qu'il ne voulait plus le quitter, le suivant partout, se sentant pris d'un ennui mortel dès qu'il était quelques jours sans le voir.

Le bon évêque, effrayé de cette singulière vertu de l'anneau, le jeta dans un lac pour qu'il ne pût tomber en des mains qui auraient tenté d'en abuser. Mais voilà que, dès ce jour, Charlemagne se passionna pour le pays où avait été immergé l'anneau. Il s'y plut tellement qu'il ne voulut plus le quitter ; il y bâtit un palais, puis un monastère, puis y jeta les fondements d'une ville et voulut être enterré là.

C'est ainsi que, dit la légende très ingénieuse, fut fondée Aix-la-Chapelle, ville de prédilection du grand empereur.

Le duc de Lauzun et le sorcier

On trouve cette curieuse anecdote dans les Mémoires de Lauzun :

« Je ne puis passer sous silence un évènement assez singulier qui précéda de quelques mois mon départ pour la Corse. Le jour de l'enterrement de M. le prince de Lamballe, je fus voir Mme Brissart, qui joignait à 78 ans beaucoup de connaissances, une tête aussi mauvaise que bizarre. Elle avait la fureur de se faire dire sa bonne aventure et courait après tous les sorciers de Paris. Elle me dit qu'elle en avait vu un, la veille, qui lui avait dit les choses les plus extraordinaires et qu'elle jugeait les plus secrètes : elle m'inspira de la curiosité et me donne l'adresse de M. Dubuisson (c'était le nom du sorcier). Je fus chez lui, dans la rue Saint-André-des-Arcs. Il logeait, selon l'usage, au cinquième étage. Il me parut être une espèce d'imbécile et me dit ce qui suit : « que le même jour, en rentrant chez moi, je trouverais une lettre qui m'affligerait beaucoup ; qu'un mois après, jour pour jour, j'en recevrais une, très consolante, de la même personne ; que j'aurais une querelle, que je serais au moment de me battre avec une personne qui me ferait des excuses ; que j'aurais une maladie que je croirais ne pas risquer ; que je ferais la guerre dans un pays où je ne m'attendais pas à aller, et que je serais tué dans une île, au commencement de la nuit, après une bataille perdue. » Je reçus les deux lettres, je mis l'épée à la main et l'on me fit des excuses ; je fus malade, et je partis pour la Corse au mois de juin 1768... »

Mais il n'y mourut pas, ni dans une autre île. On sait comment finit Lauzun. Il avait mis son épée au service de la Convention. Dénoncé, conduit à Paris, condamné d'avance, le duc de Lauzun (qui s'appelait alors le général Biron) reçut avec un sourire son arrêt de mort. « Très calme toute cette journée et le matin de la suivante, il dormit et mangea bien ; son visage n'était point altéré. Lorsque l'exécuteur vint le prendre, il commençait une douzaine d'huîtres : « Citoyen, dit-il, permets-moi d'achever. » Puis, lui offrant un verre : — Prends ce vin, ajouta-t-il, tu dois avoir besoin de courage au métier que tu fais. Et il se leva. »

NOTRE COURRIER

A PROPOS DE LA PROPHÉTIE DE MALACHIE

Notre vénérable correspondant a certainement agi par distraction en demandant si les changements apportés dans la liste des papes (suppression de quatre papes irrégulièrement élus entre les IXe et XIe siècles) « apporte quelque trouble à la prophétie de Malachie ».

La prophétie du bienheureux archevêque d'Armagh ne date que du pontificat de Célestin II, qui fut élu en 1143, et le premier pape qu'elle désigne est le successeur de Célestin II, *Inimicus expulsus*, « l'ennemi chassé », Lucius II, dont le nom de famille était Caccianemici, ce qui signifie : qui chasse l'ennemi. ELIE DE M.

LES CHATIMENTS PROCHAINS

A propos des châtiments prochains, dont parlait récemment l'*Echo*, je crois devoir vous rappeler deux graves avertissements.

A la fin de décembre 1873, Pie IX disait, en réponse au général Kanzler qui lui présentait les vœux des anciens zouaves : « ... *La société est à la veille d'un fléau qui doit ressembler à l'engloutissement des Egyptiens dans la mer Rouge.* » Puis, il insinuait que le fait se produirait avant 40 ans. Or, 1873 et 40 additionnés, faisant 1913 à peu près révolus, il est bon de se mettre, puis de se tenir bien en règle avec le Dieu de toute justice, n'est-ce pas?

Car, disait à son tour Léon XIII à la fin de 1889, à plusieurs personnages qui venaient lui exprimer leurs souhaits : « Notre-Seigneur viendra non plus avec un visage doux et paisible, mais avec un visage irrité, pour frapper et purifier son Eglise... » Il protestait alors qu'il n'était « ni prophète, ni fils de prophète ». Toutefois il avait dans son cœur ce douloureux pressentiment : « La marée des maux qui va battre la pierre sur laquelle est bâtie l'Eglise ne laisse voir à l'horizon que les menaces de la colère de Dieu. »

Or, voici le remède — mais *urgent* et *très urgent* — avec la *Pénitence* indispensable, réclamée à la Salette, à Lourdes, à Pellevoisin, etc. : la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, *dernier effort de mon amour dans ces derniers temps*, a dit Notre-Seigneur. ABBÉ R.

Un lecteur de l'*Echo* pourrait-il m'indiquer où trouver l'ouvrage intitulé : *Notre-Dame de la Salette et ses deux Elus ?* C.

Le Gérant : Mme GASTON MERY.

Paris. — Imp. R. TANCRÈDE, 15, rue de Verneuil.